6e ANNÉE, N° 278 — SAMEDI 4 JANVIER 1851.

ON S'ABONNE:

CONSTANTINOPLE, au Bureau du Journal *A Galata*.

DANS LES VILLES DES LITTORAL, à l'Agence des Paquebots français.

A MALTE, chez *M. G. Muir*, libraire.

A MARSEILLE, chez Mr veuve *Camoin et Cie*.

A LONDRES, chez *MM. James Cowie et Son*, Foreign Newspaper Office, 1, St Ann's Lane, general Post Office.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE

ECHO DE L'ORIENT.

PRIX DE L'ABONNEMENT:

CONSTANTINOPLE..... un an, 8 colocat.
mois, 4 »

PROVINCES ET ÉTRANGER un an, 9 »
» 6 mois, 5 »

PRIX DES ANNONCES:

La ligne..... 5 piastres ou G.-S.

Le journal paraît les 4, 9, 14, 19, 24, 29 de chaque mois.

Les abonnements datent du 1er et du 16.

RESERVE No 3/4

INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 4 Janvier.

Nous avons sous les yeux un livre intéressant écrit en français. Il a pour titre: *Notions statistiques sur la Moldavie*; et pour auteur, le prince Nicolas Soutzo. Quoiqu'il porte sur le frontispice le millésime 1849, nous croyons qu'il n'est mis en vente que depuis quelques mois: c'est donc une nouveauté. M. Théodore Codresco l'a édité à Yassy, et il doit y être traduit en moldave, en allemand et en grec. L'idée de cette triple traduction est bonne. Il y a long-temps que les principautés moldo-valaques attirent l'attention publique, et aujourd'hui plus que jamais. Dès-lors il est bien que tout le monde sache quels sont leurs élémens constitutifs; et, en ce qui concerne la Moldavie, il nous semble qu'il n'y avait guère que le Prince Nicolas Soutzo qui pût nous initier à la connaissance de ce pays envisagé sous le plus grand nombre d'aspects. Esprit cultivé, homme d'étude et d'observation, il a occupé maintes fois et long-temps les premiers postes de l'administration moldave; il est actuellement chef du département de la justice. On voit que par sa position et la nature de son talent, car il se connaît beaucoup en économie politique, il ne manquait d'aucune des conditions nécessaires à un bon travail, quoique incomplet; et, sur ce point, l'auteur s'explique avec franchise:

« Le plan primitif de mon ouvrage, commencé en 1843, était plus étendu. Après avoir exposé les notions relatives au territoire, à la population et à l'industrie, j'avais projeté de développer dans des chapitres subséquens l'état moral, intellectuel et politique de la Moldavie. Je vois aujourd'hui que la continuation de ce travail pourrait encore journer indéfiniment et la publication de la partie achevée qui est tout à fait distincte de la seconde. Il y a plus, nous nous trouvons dans un temps d'arrêt qui sépare naturellement le passé de l'avenir. L'administration de la Moldavie vient d'être confiée aux mains d'un chef animé des meilleures dispositions pour le bien public et trop éclairé pour en méconnaître les véritables sources. Avec lui doit commencer une ère d'améliorations qui modifiera nécessairement les combinaisons élaborées jusqu'ici. Ma statistique, comme histoire du passé, ne saurait donc confondre ses élémens avec ceux qu'amènera pour l'avenir mon successeur. Un autre, plus heureux que moi, retrouvant les jalons que j'ai posés, rendra dans quelques années constater les progrès effectués et jeter une nouvelle lumière sur la voie obscure qui mène à la prospérité. Ce serait, en effet, le plus grand service à rendre à un pays qui n'est pas encore familiarisé avec les enseignemens de l'économie politique et de la statistique, que de montrer d'une part au gouvernement les sources où il doit puiser l'amélioration du sort des classes nécessiteuses et l'accroissement du bien-être général; et de prouver, de l'autre, aux administrés que les secousses qui ont ébranlé tout d'Etats, loin d'être utiles à une nation, ne font qu'en retarder et en reculer le progrès, que le patriotisme ne répond, en effet, à sa véritable occupation que lorsqu'il s'attache à faciliter la pénible tâche d'une administration bienveillante, à l'entourer d'affection et d'encouragemens, à consacrer le respect de la légalité, à assurer le succès des institutions utiles et bienfaisantes. »

Nous nous apercevons qu'en citant, nous sommes allés plus loin que la simple explication d'un fait; mais nous n'en avons nul regret. La pensée de l'auteur se montre si nette, si élevée, si patriotique dans toute la citation; elle y est exprimée en si bon français; il y est parlé en si bons termes des rares qualités du prince Grégoire Ghika, qu'il n'est guère de gens qui ne nous sachent gré de ne pas avoir écourté le passage qu'on vient de lire, et à propos duquel nous ne faisons qu'une observation, qui n'a rien de restrictif par rapport à notre éloge. Nous pensons que tout lecteur, arrivant à cette citation après avoir lu tout l'ouvrage, se dira naturellement que le savant et opiniâtre écrivain qui a écrit la *première partie*, est plus apte que tout autre à écrire la *seconde* et à reconnaître les jalons qu'il vient de poser sur la route. Il y a plus, disons-nous à notre tour: l'œuvre ainsi continuée aura plus d'unité, une meilleure coordination puisqu'elle s'achèvera d'après un plan primitif qui a déjà été longtemps étudié. Dans un ouvrage de ce genre, les intérêts moraux, intellectuels et politiques tiennent par tant de points aux intérêts matériels, qu'il n'est pas possible de traiter de ceux-ci sans songer sérieusement aux autres. Sans doute la réflexion seule ne suffit pas; il faut encore, il faut surtout les faits, qui constituent la *Statistique*. Mais quand on a trouvé les élémens de la première partie, on a déjà une lumière pour s'éclairer dans la *voie obscure* qui mène à la découverte de ceux qui doivent composer la seconde. Et s'il lui fallait un concours pour arriver plus vite au but, ce n'est pas assurément celui du Prince qu'il sert si bien, qui pourrait lui manquer. Noblesse oblige, dit l'axiôme; le nom qu'on porte oblige également, et quand on s'est si bien tiré du premier volume, on ne peut pas renoncer à entreprendre le second, surtout lorsqu'on n'est pas certain que quelqu'un puisse se substituer à soi convenablement. Le public compétent ne pourrait-il pas dire qu'il fallait

Ne point l'affriander au choix des hors mets,
Si la suite devait n'arriver point jamais?

Notre insistance sur ce point est justifiée par le mérite de l'ouvrage, que nous allons analyser, en revenant à l'ordre de ses divisions; et si, en commençant, nous avons mis, comme on dit, la charrue avant les bœufs, c'est pour arriver tout de suite à la pensée du livre, qui est une pensée honnête et utile: c'est aussi pour qu'on ajoute plus de créance à l'appréciation que nous allons faire sous l'influence de cette pensée.

Le prince Nicolas Soutzo débute par une *introduction* bien pensée. Il y examine, en traits larges et sûrs et en la prenant du plus loin possible, la mission de la science économique « qui nous explique les phénomènes extraordinaires que nous offre l'histoire de la puissance des nations. » Chemin faisant, il admet ces deux principes incontestables et absolus: « que la prospérité est le principe de l'union des sociétés humaines et la clef de voûte de l'ordre social; que la base de toute richesse est la production, » c'est-à-dire le travail, dont la direction donne le secret des immenses résultats obtenus par les nations les plus puissantes; ce qui revient à dire que la Moldavie, qui est un pays éminemment agricole, doit surtout s'occuper des moyens d'accroître les productions du sol, sans cependant renoncer à deve nir industrielle dans la mesure qui lui convient.

« Tant que le commerce d'exportation sur le Danube continuera de prospérer, dit l'auteur, toute la Basse-Moldavie devra s'en tenir et s'en tiendra sans doute à la culture de ses céréales; rien de plus naturel: les blés sont vendus ordinairement avant d'être battus, bien souvent avant d'être récoltés et quelquefois même avant de pousser. Mais il en est autrement dans la Haute-Moldavie. Elle n'a pas de débouché assuré; les céréales y restent souvent plusieurs années dans les magasins; leur prix ordinaire est de moitié plus bas que le taux de Galatz. Elle n'a pour compensation que ses courants d'eau et ses beaux pâturages.

Dans ce dernier cas, le prince Soutzo pense avec raison qu'il ne serait pas mal d'encourager les entreprises industrielles, par suite de cette affinité inhérente à l'équilibre universel: qu'une industrie vient au secours de l'autre, et que là où les produits de l'agriculture surabondent, on commence à sentir le besoin des arts industriels.

Il ne se pouvait pas qu'un esprit aussi éclairé que le prince Soutzo ne fît pas son marché de la balance du commerce, cette vieille chimère des états occidentaux, que la Turquie, heureusement pour elle, n'a jamais connue. Le pays le plus riche n'est pas celui qui, dans ses opérations avec l'étranger, reçoit plus de numéraire qu'il n'en donne, car, à ce compte, la situation de la Moldavie serait des plus prospères, puisqu'elle exporte pour 60 millions de fr. par an, tandis qu'elle n'importe que pour 40 millions, mais bien celui qui échange le plus de produits contre d'autres produits. Avec cette doctrine, qui est celle d'Adam Smith et des économistes qui sont venus après lui, la liberté du commerce, si chère aux peuples d'Orient, devient la règle des nations, tandis qu'avec la doctrine contraire, elle n'est parmi elles qu'à l'état d'exception. Par l'une, on arrive à l'accord des intérêts et à la fraternité; par l'autre, on se traite presque en ennemis, et l'on se fait la guerre à coups de prohibitions douanières.

Après avoir développé successivement ces sages idées, le prince Soutzo y trouve naturellement l'occasion de faire ressortir toute l'importance des notions statistiques au point de vue des gouvernans et des gouvernés. « Pour les uns, elles servent de régulateur dans les mesures d'intérêt général; elles sont pour eux ce que la boussole est pour le navigateur. Les autres peuvent s'y éclairer dans la voie à suivre, pour prévoir avec intelligence le résultat de leurs travaux, pour tirer le meilleur parti de leurs capitaux, pour rendre leurs productions plus économiques et leurs échanges plus lucratifs. »

En jetant ce coup-d'œil rapide et d'ensemble sur l'économie politique, l'auteur n'a qu'un but: celui d'arriver logiquement à son sujet, et il explique qu'il n'entend point faire l'histoire de la Moldavie, mais seulement donner une idée de sa statistique actuelle, qui « diffère des notions recueillies au hasard ou copiées sur des notes du premier venu par des voyageurs qui ont écrit, dans ces derniers temps, sur la Moldavie, après n'avoir passé que quelques jours dans la capitale. Pour lui, nous l'avons déjà dit, investi, depuis long-temps, des plus hautes fonctions publiques, qui l'ont mis en rapport avec les intérêts généraux du pays, il a puisé ses élémens à des sources sûres; il les a élagués et coordonnés avec une scrupuleuse attention. »

Si nous nous sommes étendus sur l'*introduction* du livre, c'est parce que nous y avons vu une belle entrée en matière. Erudition, netteté de vue, saines doctrines, étude des faits, clarté d'exposition, elle réunit les conditions qui disposent favorablement le lecteur. Dans un prochain article, nous examinerons les divers sujets traités dans le livre.

Parmi les causes funestes qui pèsent de toute leur influence sur l'état actuel de l'agriculture en Turquie, il en est une surtout dont les effets sont déplorables et qui mérite au plus haut point de fixer l'attention du gouvernement impérial. Nous voulons parler du manque de bras pour les travaux agricoles. Pourquoi, lorsque le précepte du travail est la base de la morale sociale dans l'Islamisme: « ô mon serviteur, dit la loi du Koran, meus ta main et les richesses y descendront en abondance »; lorsque le travail est pour le musulman un devoir naturel qui doit être la source de la gloire et de tous les biens matériels et moraux; lorsque une terre riche et fertile lui présente toutes ces richesses; pourquoi les mains manquent-elles pour les recueillir? Telle est la question que M. Kevore Stimaradjan a traitée dans le second article de son intéressant travail sur l'économie agricole, que nous donnons plus bas. Les Orientaux en général et les Osmanlis en particulier ne sont donc ennemis ni du travail ni de l'agriculture. Pour ramener aux travaux des champs les bras qui leur manquent, il suffit, comme le dit si bien M. Kevore Stimaradjan, de donner des encouragemens aux cultivateurs et de leur faire comprendre les avantages de la vie agricole qu'ils adoptèrent jadis avec tant d'empressement, en quittant la vie pastorale pour s'attacher au sol de la conquête, afin de leur éviter les déceptions qui les attendent dans les villes. Pour compléter les moyens indiqués par M. Kevore Stimaradjan, nous rappellerons à nos lecteurs un de nos précédents articles dans lequel nous traitions sous un autre point de vue la même question. Une des grandes plaies du pays, disions-nous, plaie permanente et dévorante, c'est le nombre excessif des domestiques: luxe oriental, mais luxe ruineux, comme tous les luxes hors de limite.

En effet, nous avions établi que le nombre des domestiques des deux sexes s'élevait, dans l'Empire Ottoman, à plus d'un million et demi, et que la seul ville de Constantinople en comptait de 30 à 40,000, le vingt-troisième à peu près de la population. Nous prouvions ensuite d'une manière mathématique qu'en diminuant de 400,000 mille ce nombre exorbitant de domestiques, on obtenait pour l'agriculture 800,000 bras, ce qui est très considérable et montre une augmentation de produits pour le pays, que nous n'estimons pas à moins de 600,000,000 de piastres. Tel est le résultat que l'on obtiendrait en réduisant par une mesure qui existe en Angleterre, qui a existé en France, ce nombre vraiment prodigieux de domestiques qui ne rendent aucun service à l'état et qui sont une plaie pour la société.

ECONOMIE AGRICOLE.

DES HABITANS DE LA CAMPAGNE.

II.

Le premier élément nécessaire à la culture des terres, c'est le travail de l'homme, travail intellectuel et corporel. Il faut, avant tout, des connaissances et du jugement pour disposer avantageusement des choses, et des bras pour accomplir les travaux; aussi, à la vue de l'état languissant de notre agriculture et des ressources naturelles si nombreuses dont jouit le territoire de l'Empire Ottoman, s'en prend-on, tout d'abord, aux hommes en se demandant, comme nous allons le faire nous-même, pourquoi les habitans des nos campagnes, placés dans des conditions aussi avantageuses, au milieu de tant de richesses, restent inactifs et ne cherchent pas à en tirer parti.

Nous n'avons point la prétention d'avancer que la population actuelle de l'Empire, quoique dépassant le chiffre de trente-cinq millions, soit suffisante pour entretenir dans toutes ses parties une agriculture soignée: mais nous sommes convaincus cependant que beaucoup d'endroits possèdent assez de bras pour que ce résultat puisse se réaliser. Malheureusement ces bras font défaut, et, indépendamment de certaines circonstances fâcheuses, telles que l'absence des capitaux, l'insuffisance des moyens de communication, le défaut d'instruction et beaucoup d'autres sur lesquelles nous aurons occasion de revenir, nous avons à déplorer la négligence de nos paysans et leur éloignement pour les occupations champêtres.

Au premier aperçu, cette question paraît irrémédiable. Que faire, en effet, quand chacun est aveugle sur ses intérêts? Mais eu égard à son importance, et plein de confiance dans la sagesse et la sollicitude persévérante des hommes éminents qui tiennent aujourd'hui l'avenir de l'Empire entre leurs mains, nous osons espérer qu'on pourra lui donner une solution satisfaisante. A notre avis, il faut, avant tout, chercher à réveiller chez nos paysans un peu plus d'amour-propre et les attacher à la campagne, en leur en rendant le séjour plus agréable et les travaux plus profitables. Car, comme nous venons de le dire, il y a principalement deux raisons qui les éloignent des travaux: l'une, c'est une espèce de dégoût des rampagnes, et l'autre, la négligence. La première de ces raisons fait sentir plus ou moins son influence fâcheuse dans tous les pays du monde. Elle provient surtout d'une espèce d'attraction qu'exercent les villes sur les habitans des campagnes, et d'illusions chimériques qui tentent quelquefois l'esprit du plus simple villageois, et, le berçant de l'espoir de s'enrichir facilement lorsqu'il se sera rendu dans une ville ou dans la capitale, les éloignent des travaux champêtres; et cependant que de déceptions! que de regrets dans la vieillesse! Le plus souvent, nos paysans, en se laissant entraîner par ces idées, ne trouvent à exercer, faute d'industrie manufacturière, que des rudes métiers de portefaix et de bateliers dans lesquels, tout en se privant

---

FEUILLETON.

UNE MAUVAISE CONSEILLÈRE.

I.

LE CONVALESCENT.

A quelque distance d'Avignon, la chaîne de montagnes qui borne à l'ouest le bassin du Rhône, se rapproche brusquement du fleuve et semble devoir changer la direction de son cours en le jetant à l'Orient. Du sommet de l'angle produit par cette déviation, se détache un rameau qui s'affaisse graduellement jusqu'à la rive; en sorte que, du revers des hauteurs principales, le regard peut plonger sur une étroite vallée, vrai tableau de genre plein de grâce et de fraîcheur, ou planer sur un vaste paysage et dominer le cours d'un grand fleuve.

Au milieu du vallon, le modeste clocher et les maisons blanches du hameau de Saint-Firmin s'élèvent entre les groupes verdoyants de mûriers. Une maison qui, par l'élégance de son architecture et par ses proportions, mérite le nom de château, est bâtie sur le point culminant de cette partie de la chaîne. Sa façade principale est tournée au nord, parce que de ce côté on découvre le fleuve dans un plus grand lointain. A l'angle de la vallée, un bosquet d'arbres cache une habitation, jolie miniature, qui ressemble à un pavillon placé dans l'ombre et plus pittoresque d'un parc.

On était en 1835, à la fin du mois de mai. Déjà l'été commençait en Provence. Le soleil, en disparaissant derrière les montagnes, avait laissé l'atmosphère brûlante, mais au balancement imperceptible de la cime des arbres, on pouvait espérer qu'une légère brise rafraîchirait la soirée.

C'était probablement pour en respirer les premiers souffles, que, dans le salon du château, deux joueurs d'échecs avaient choisi pour leur champ de bataille un guéridon placé dans l'embrasure d'une fenêtre, d'où s'offraient au regard les deux perspectives que nous avons dépeintes. L'un des deux joueurs était un beau jeune homme, dont les cheveux étaient d'un blanc éclatant et pur. Avoir son front agrandi par l'âge, mais sans aucun ride et singulièrement calme, on devinait qu'il avait également su se soustraire aux passions et à l'adversité, cette double épreuve réservée à tant d'hommes et dont chacun marque celui qui l'a subie d'une empreinte ineffaçable. Son regard était doux et bienveillant, et toute sa physionomie faisait pressentir un esprit distingué.

Son partner aurait pu être son fils, il paraissait avoir vingt-cinq ans au plus. Une moustache blonde et très épaisse accentuait d'un air militaire son visage hautain. C'était une de ces physionomies qui dispensaient de faire preuve de noblesse pour être naturalisés dans la plus exclusive aristocratie, tant elle était marquée au sceau des vieilles races.

Une jeune fille était assise auprès de l'autre fenêtre du salon. Sa brodeurie ne paraissait pas l'occuper beaucoup; du moins il était naturel de le supposer, en la voyant fréquemment appuyer son coude sur le bord de la croisée, et jeter sur la vallée un regard rêveur et distrait.

S'il y a quelque vérité dans la science de Lavater, on pouvait juger, par certains traits de son visage, qu'à la première circonstance de sa vie elle ferait preuve d'un caractère énergique et résolu. Comme la partie d'échecs se prolongeait sans doute au-delà de ses prévisions, sa physionomie avait pris un air bouderie parfaitement légitime; car elle était assez belle pour que les deux joueurs tissent un peu plus de compte de sa présence, à moins que l'un ne fût son père et l'autre son mari,— supposition qui n'aurait pas été exacte dans la dernière moitié.

Les deux joueurs abandonnèrent enfin leur échiquier.

— Wilhelmine, dit le plus jeune, vous plairait-il de venir faire avec nous quelques tours sous les platanes? Vous nous ferez de la musique en rentrant.

— Votre soirée se trouverait ainsi parfaitement remplie, répondit la jeune fille, le dîner, le jeu, la promenade, la musique. Je suis vraiment désolée, Léopold, de ne pouvoir accepter la fin de votre programme. Votre partie d'échecs m'a horriblement ennuyée et m'a mise dans une de ces dispositions d'esprit où l'on n'est propre à rien et où l'on est dégoûté de tout. Je n'ai donc pas une promenade, et je ne vous ferai pas de la musique; car ce soir je ne la saurais pas.

—Mais, dit Léopold, pourquoi n'avez-vous pas témoigné plutôt votre impatience? N'êtes-vous pas habituée à nous voir condescendre à vos moindres désirs?

— Mon cousin, répliqua Wilhelmine, des indifférents peuvent nous obéir: il n'y a que ceux qui nous aiment qui nous devinent.

— Bravo! Eh bien, Léopold, que répondrez-vous à cela? dit à son tour le vieillard. Mais c'est charmant, c'est une petite querelle conjugale.

— Une querelle conjugale! pas encore! dit Wilhelmine avec le même sérieux glacial.

Cette fois, Léopold tressaillit, douloureusement frappé par le ton dont elle avait prononcé ces paroles. Il leva sur elle un regard si tendre et si plein de reproches, qu'elle se sentit rougir.

— Allons, ma fille, s'écria le digne baron de Lérouis, ne vas-tu pas te fâcher maintenant! Cette partie d'échecs t'irrite, Ingrate! c'est une belle et bonne preuve d'amour. Tous les héros de roman ne commencent-ils pas par séduire les grands parents pour obtenir la main de celle qu'ils aiment? Il faut se résigner à écouter leurs histoires sur le temps de leur jeunesse, leur lire les journaux et faire leur partie de boston. Ton cousin joue aux échecs avec ton père; c'est la marche hiérarchique en amour.

— Mon père, répliqua l'opiniâtre jeune fille, nous ne sommes pas ici dans un roman; nous sommes dans la plus humble prose. Depuis mon enfance vous me destinez à mon cousin: il pourrait donc sans danger faire un peu moins de frais pour vous, et un peu plus pour moi.

— Voilà de cruelles paroles, Wilhelmine, dit Léopold de Fabras; je ne les ai point méritées, je vous jure. Quoiqu'il n'y ait jamais eu d'obstacle entre nous, croyez que pour me rendre digne de votre amour, j'aurais su briser tous ceux que le hasard eût fait naître; et qu'à rien dans le monde je n'attache autant de prix qu'à votre libre consentement aux projets de votre père.

— Fai tort, pardonnez-moi, Léopold, répondit Wilhelmine en lui tendant la main par un geste plein de grâce; j'avais une irritation vraiment maladive, et je me repens de vous avoir affligé.

Léopold lui baisa la main avec tendresse; une douce satisfaction se peignit sur la figure du vieillard.

— Reprenez-vous votre querelle de ce soir, mes enfants, dit-il d'une voix émue; il suffit presque toujours de s'entendre pour éviter bien des malheurs.

— Sortons, dit Wilhelmine en se levant et prenant le bras de Léopold.

Il se dirigèrent tous trois vers une sombre allée de platanes qui serpentait sur la tête des collines et qui était la promenade ordinaire des habitants du château. Après avoir fait quelques tours, ils s'assirent sur un banc de gazon d'où l'on voyait, par une échancrure, la petite vallée dans ses moindres détails; le regard plongeait de là sur le petit pavillon dont nous avons parlé.

— Je ne sais pas, dit tout-à-coup Wilhelmine, si cette idée me vient d'une disposition romanesque; mais ce pavillon a pour moi quelque chose de mystérieux. Je trouverais pas que ce serait une retraite bien choisie, si l'on avait des raisons pour chercher à se faire oublier? Ce qu'il y a de certain, c'est que l'homme qui s'enferme dans une solitude si complète pique vivement ma curiosité.

— Je prends acte du défaut que vous venez d'avouer, dit en souriant, Léopold. Auriez-vous entendu parler de l'habitant de ce pavillon?

— Oui. Il y a quinze jours, personne ne l'avait encore vu, quoiqu'il soit depuis trois mois dans notre vallée, lorsqu'une nuit où il pêchait sur le Rhône, Pierre, le mari de ma nourrice, entendit près de lui un cri de détresse. C'était un homme pris d'une crampe en nageant, et qui se noyait. Pierre l'eut bientôt atteint, le plaça évanoui dans sa barque, le fit revenir à lui, et, regagnant le bord, conduisit l'inconnu au logement qu'il indique. Je n'ai pas besoin de vous dire que ce fut au pavillon.

— Pierre a revu plusieurs fois depuis notre solitaire. C'est, à ce qu'il dit un jeune homme d'une figure singulièrement douce et intéressante. Sa retraite est pleine de livres et de tableaux, et toujours on le trouve occupé à lire ou à peindre.

— Pourquoi donc, dit alors Léopold, étiez-vous disposée tout-à-l'heure à faire quelque conjecture, ou, pour le moins, un brigand? Les bandits de notre espèce ne se trouvent qu'au théâtre dans les forêts de carton. Moi, je crois tout simplement que c'est un artiste, venu dans notre vallée pour composer l'ouvrage qui doit faire sa renommée et sa gloire.

— Si c'était un artiste, dit Wilhelmine, il ne serait pas seul au château. Les vingt-quatre heures de la journée ne sont pas toutes prises par l'inspiration. Les artiste ont le goût et le besoin de la société: ils y puisent chaque jour de nouvelles couleurs pour leurs tableaux.

— Soit, répondit Léopold. C'est peut-être un savant, un philosophe, ou bien un politique; ceux-là on besoin de solitude pour méditer leurs travaux.

En ce moment, un homme dont le costume était celui d'un domestique de bonne maison s'approchait d'eux. Il s'avança jusqu'au baron avec un air respectueux.

— M. le baron, dit-il, je suis au service d'un étranger qui demeure depuis trois mois à Saint-Firmin. Mon maître, Edouard Duroc, est tombé hier gravement malade. Le médecin du village est complètement dérouté; mais il m'a dit que d'après quelques détails à lui donnés, il en imagine dans les cas difficiles. Excusez-moi, Monsieur, mon pauvre maître est si mal que je me suis décidé à venir réclamer votre assistance,